

Histoire de la philosophie

55 L'éthique de Kant

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Nous allons aujourd'hui aborder l'éthique de Kant. Permettez-moi de commencer par vous rappeler qu'à la fin de sa critique de la raison pratique, à la fin de sa première critique, il souligne que, même si, en termes de croyance doctrinale, c'est-à-dire de ce que nous pouvons connaître métaphysiquement et rationnellement, nous ne pouvons démontrer l'existence de Dieu, il est néanmoins possible, sur le plan éthique, d'affirmer rationnellement l'existence de Dieu.

Il existe donc une transition naturelle entre la première critique, celle de la raison pure, et la seconde, celle de la raison pratique. On dit parfois que la première critique concerne notre faculté de connaître, la seconde notre faculté de vouloir, et la troisième, la critique du jugement, la faculté de sentir. Soit. Quoi qu'il en soit, c'est dans la seconde critique qu'apparaît la notion de volonté morale, de responsabilité morale, de devoir moral, etc.

Quelques précisions préliminaires. Premièrement, Kant, de l'avis général, est un réaliste moral. Autrement dit, il affirme qu'il existe des vérités morales objectives, des qualités morales objectives, des distinctions morales objectivement réelles entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice.

Il est un réaliste moral, en ce sens un objectiviste. Son fameux impératif catégorique, que nous allons examiner, nous explique comment discerner le bien du mal. Or, son réalisme moral est tout à fait en phase avec les préoccupations d'autres penseurs de la fin du XVIIIe siècle.

On pourrait qualifier le XVIIIe siècle d'époque de crise morale, car la révolution scientifique, et notamment la révolution copernicienne en physique, a entraîné un retour à une science mécaniste. Sans téléologie. Par conséquent, sans la conception du bien comme idéal englobant tout, auquel toute la nature tend à se conformer.

Il en résulta qu'immédiatement après la révolution scientifique et pendant celle-ci, on assista à une recherche constante de nouvelles approches pour traiter les questions éthiques. On retrouva chez Bacon, et c'est également vrai chez Descartes, une forme primitive d'utilitarisme, fondée sur la recherche de solutions efficaces. Thomas Hobbes, que le XVIIIe siècle considérait comme un hédoniste pur et dur, un déterministe convaincu, incapable de reconnaître la moindre once de bienveillance ou de bonne volonté humaine, développa une conception plus sophistiquée de cette pensée.

C'était l'interprétation de Hobbes au XVIII^e siècle. Et lorsque nous en parlions, je crois avoir fait remarquer que cela ne ressort pas vraiment de la réalité. On perçoit des notes de bienveillance dans son souci du bien, etc.

Au XVIII^e siècle, on le qualifiait également d'athée convaincu. Ce qui est manifestement faux. Quoi qu'il en soit, cette interprétation de Hobbes a suscité une vive inquiétude chez les philosophes du XVIII^e siècle, qui s'interrogeaient sur la nécessité d'établir un fondement objectif à la morale.

Vous voyez, il s'agit d'une préoccupation liée au réalisme moral. L'un des mouvements dans ce sens fut le platonisme de Cambridge, vous vous en souvenez. Un autre, pourrait-on dire, est la tentative de John Locke de fonder le droit naturel, le droit humain, sur la nature rationnelle des êtres humains.

Je lisais justement ce matin des choses et j'ai découvert que Locke était très proche de la fille de Ralph Cudworth, qui était en réalité le plus éminent platonicien de Cambridge. Vous voyez.

Le rejet par Locke des idées innées pourrait bien avoir été un rejet, comme nous l'avons mentionné précédemment, du platonisme de Cambridge. Mais, parallèlement, il partageait leur souci d'un fondement objectif de l'éthique. C'était également le souci des philosophes du sens moral.

Des personnalités comme Butler, Adam Smith, Shaftesbury et Hutchison, que nous avons mentionnées plus brièvement qu'autre chose. Shaftesbury était issu d'une famille où Locke avait été engagé comme précepteur. Il fut donc le précepteur du Shaftesbury qui développa plus tard la philosophie du sens moral.

Shaftesbury rejeta l'approche de Locke en matière d'éthique et souhaitait une conception beaucoup plus précise. C'est ainsi que naquit la notion de sens moral. David Hume, dit-on, fut fortement influencé par les penseurs du sens moral.

En fait, il existe une interprétation, assez récente (développée ces dix dernières années), selon laquelle David Hume aurait été tellement influencé par les philosophes du sens moral qu'il partageait leur préoccupation concernant le réalisme éthique. Or, lors de notre discussion à son sujet, j'ai suggéré qu'il était un subjectiviste éthique. Autrement dit, affirmer qu'une chose est bien ou mal revient simplement à se référer au ressenti des individus.

Mais selon cette interprétation plus récente, ces sentiments moraux ne sont que des signes nous permettant de reconnaître objectivement la réalité. Cette interprétation de Hume repose en grande partie sur certaines affirmations qu'il semble faire concernant la différence entre vertu et vice, affirmations qui donnent l'impression qu'il parle de qualités objectives des individus, des êtres humains. Ainsi, si la vertu et

le vice sont des qualités objectives, alors il existe une différence objective entre ces qualités, et l'on aboutit à une objectivité morale, du moins en ce qui concerne le statut des qualités morales.

Ainsi, la question du réalisme moral préoccupait fortement les penseurs du XVIII^e siècle. De même, Emmanuel Kant, fervent défenseur du réalisme moral, s'efforçait d'éviter certaines implications éthiques de cette science mécaniste et de son déterminisme causal, qui, bien entendu, remettait en cause la responsabilité morale individuelle et ses implications subjectivistes implicites. C'est donc dans cette perspective que Kant aborde la question de l'éthique.

Or, son approche de l'éthique ressemble étrangement à celle qu'il adopte en métaphysique. Dans ce domaine, lorsqu'il examine la faculté de connaître, il recherche les structures a priori, les structures subjectives qui façonnent notre pensée, notre compréhension et notre perception des choses. Dans la critique de la raison pratique, il s'intéresse de nouveau aux structures mentales, aux structures subjectives ou aux principes qui sous-tendent notre réflexion morale.

Et là encore, la question est de savoir si ces structures de notre pensée sont purement subjectives, comme c'était le cas pour les formes et les catégories, ou si elles ont des corrélats objectifs. Ainsi, lorsqu'il s'avère que la structure subjective implique un certain sens du devoir, un respect de la loi morale, la question est de savoir s'il existe une loi morale objective. Vous voyez.

Et bien qu'il conclue que les formes et les catégories utilisées en science et en métaphysique sont purement subjectives, il s'avère que les catégories utilisées en éthique sont objectives. Autrement dit, il existe des corrélats objectifs. Il existe un devoir moral objectif, une différence objective entre le bien et le mal, une loi morale objective.

Il est donc, à cet égard, un réaliste moral. Or, pour comprendre sa démarche, il faut admettre qu'il perçoit, une fois encore, la nature synthétique et a priori des jugements éthiques. Le jugement éthique résulte donc de la confluence de deux types d'éléments.

D'une part, des données empiriques, et d'autre part, un principe a priori. Ainsi, lorsqu'on affirme que voler est mal, on obtient une description empirique de cet acte. Et l'on obtient le concept de mal ou d'absence de bien comme principe a priori.

On obtient donc l'introduction d'un principe a priori dans notre réflexion morale, dans notre conscience morale. Un principe a priori appliqué à des situations concrètes. Appliqué à ...

Non pas implicite, mais appliqué aux situations concrètes. Et ce principe a priori est, bien sûr, l'impératif catégorique.

Vous avez donc une première sélection de ce texte dans l'anthologie. Le dernier petit texte de Kant dans l'anthologie. Le dernier texte de l'anthologie, tout simplement.

Et cela ne provient pas de la critique de la raison pratique, mais de ses fondements métaphysiques de la morale. Certains d'entre vous ont peut-être déjà abordé ce sujet lors de leur cours d'introduction. Rappelons qu'il commence par affirmer qu'il n'existe qu'une seule chose qui soit inconditionnellement bonne.

C'est-à-dire, un La bonne volonté . La bonne volonté. L'accent est mis sur l'intention.

Sur les motivations. Sur le caractère. Sur la disposition intérieure de l'individu.

Seule la bonté de cette disposition morale intérieure peut être considérée comme bonne sans réserve. Car, après tout, nos inclinations naturelles peuvent être déformées, détournées ou perverses. Nos désirs peuvent être égoïstes.

Vous voyez. Notre désir de bonheur n'est donc pas en soi bon et juste. Il peut être mal orienté.

Il établit donc une distinction claire entre, d'une part, les inclinations, car celles-ci se portent sur des objets concrets. D'accord ? Une distinction claire entre les inclinations, d'une part, et le sens du devoir, d'autre part.

Le sens du devoir renvoie au principe a priori. Les inclinations visent des satisfactions empiriques. Et la qualité morale est inhérente à la première.

Il établit la distinction autrement, en parlant d'impératifs hypothétiques par opposition aux impératifs catégoriques. Or, vous connaissez la différence entre une proposition hypothétique et une proposition catégorique.

Une hypothèse est discutable. Si vous voulez ceci, faites cela. Ce serait une sorte de syllogisme moral hypothétique.

Si vous voulez ceci, faites cela. Ainsi, les impératifs hypothétiques sont orientés vers des fins, des résultats, des conséquences, des inclinations et des désirs. D'accord ? Et ils ne sont pas systématiquement bons.

En revanche, les impératifs catégoriques sont on ne peut plus clairs. Voyez -vous ? Sans nuance, l'impératif catégorique vous dit ce qui est juste. Ainsi, bien qu'il commence par affirmer que la seule chose inconditionnellement bonne est d'agir par volonté, il développe ensuite la notion d'impératif absolument inconditionnel.

C'est la bonne volonté, oui, d'agir par respect du devoir, et non simplement en conformité avec celui-ci. Kant ne dit pas : « Faites votre devoir. » Enfin, pas exactement.

Parce qu'il sait pertinemment qu'on peut faire son devoir pour de mauvaises raisons. Par exemple, respecter la limitation de vitesse parce qu'une voiture de police nous suit. Il n'y a aucune vertu morale à cela.

Vous voyez ? Mais accomplir son devoir par respect pour le devoir, c'est précisément ce qu'il prône. Il développe ensuite cette idée plus en détail. Aller aussi loin, c'est ce qu'il appelle la morale du bon sens.

Car il s'agit, en effet, du genre de réalité commune que beaucoup de gens ordinaires dans la rue décriraient spontanément. Mais il poursuit en la développant d'une manière plus philosophique, cherchant à articuler son impératif catégorique, qu'il présente sous trois formes. L'une d'elles est souvent appelée principe d'universalisation.

Le second est aujourd'hui désigné comme le principe du respect de la personne . Le troisième, comme l'autonomie de la volonté. Un mot sur chacun d'eux.

Universalité. Il faut toujours agir selon une maxime. Une maxime est une règle morale.

Selon une maxime que l'on pourrait considérer comme une loi morale universelle, agissez toujours en conséquence. Deux interprétations de cette maxime ont vu le jour.

Premièrement, serait-ce une loi qui pourrait être adoptée ? Autrement dit, une loi que tous reconnaîtraient comme moralement contraignante. L'universalité. Deuxièmement, l'interprétation la plus courante est qu'il est logiquement possible de le vouloir . Or, il est logiquement impossible de ... Ce serait une contradiction en soi.

Ainsi, si l'on ne peut logiquement ériger une loi morale universelle, c'est parce qu'elle se révélerait contradictoire, voire contre-productive. Par exemple, si vous contractez un prêt en promettant de le rembourser à une date précise, tout en sachant pertinemment que vous ne le rembourseriez pas, vous agissez en réalité sans aucune intention de tenir votre promesse.

Or, la maxime sur laquelle vous vous fondez, si elle était universalisée, reviendrait à dire que chacun pourrait, s'il le souhaitait, faire des promesses sans que cela

n'interfère avec le bon sens. Premièrement, vous ne faites pas réellement de promesse. Vous faites une promesse qui n'en est pas une.

Deuxièmement, vous détruisez toute l'institution de la promesse par la loi universelle. La promesse n'existerait plus, ce qui constituerait une loi contradictoire. C'est ainsi que s'énonce l'impératif catégorique.

Le problème de cette formulation est qu'elle fournit un critère négatif, indiquant ce que l'on ne peut pas faire, plutôt qu'un critère positif. Un critère négatif plutôt qu'un critère positif. Kant propose ensuite une seconde formulation, aujourd'hui connue sous le nom de respect des personnes.

Sa façon de le formuler, c'est que nous devrions toujours – et c'est là toute l'universalité de cette idée –, nous devrions toujours traiter les personnes comme des fins en soi et non comme de simples moyens. Ne jamais traiter une personne uniquement comme un moyen. Toujours comme une fin.

Il ne dit pas qu'il faut traiter les gens comme des outils. On le fait tous constamment. Vous vous servez de moi en ce moment même pour vous faire un peu de bien.

Et je me sers de toi pour gagner ma vie. Oui, il ne dit pas que c'est mal. Mais il dit que dans la manière dont nous utilisons les gens, nous devrions les considérer comme ayant une valeur intrinsèque.

Pourquoi cela ? Eh bien, parce que ce sont des personnes rationnelles dotées d'une volonté morale, comme toujours. Oui. Cela universalise donc en réalité ce que je demande moi-même : être respecté en tant qu'être rationnel, capable de prendre des décisions morales.

Inverser cette tendance de manière positive. L'accent mis sur le respect des personnes est aujourd'hui largement exploité, notamment en éthique médicale et en éthique des affaires. Ce principe a été développé à l'Université de Chicago ; son fondateur, aujourd'hui retraité, y est toujours présent.

Il y a un principe de ce genre : si je demande le respect de mon projet de vie, la cohérence exige que je respecte le vôtre. Pourquoi est-ce que je demande le respect du mien ? Parce que je suis un être rationnel et libre de ses choix. Voyez-vous ?

Il défend donc un principe de cohérence générique, comme il l'appelle. Le principe de cohérence générique, ou PGC, est ainsi nommé.

Et c'est là, en réalité, l'universalisation du respect de la personne. C'est donc la seconde façon d'énoncer l'impératif catégorique, et, de toute évidence, elle a une application beaucoup plus positive. Or, il me semble que l'une des difficultés réside

dans le fait que la signification du respect d'une personne dépend en réalité de la définition que l'on donne à ce terme.

Et si l'on ne se contente pas de définir la personne comme un être rationnel, mais que l'on considère que la notion de personne englobe davantage, il faut le préciser. Or, je suis enclin à penser qu'elle englobe davantage. Par conséquent, cette éthique est incomplète.

La troisième version de l'impératif catégorique repose sur sa distinction entre la volonté autonome et, d'autre part, la volonté hétéronome. Or, une volonté hétéronome est une volonté qui est soumise à une autre. Hétéronomie.

Gouverné par un autre. L'autonomie signifie, bien sûr, l'autogouvernement. La volonté autonome est celle qui s'autogouverne.

En substance, son argument est que l'impératif catégorique exige que l'on agisse de son propre chef. En effet, tout repose sur cette notion : il s'agit d'un acte libre, volontaire et éclairé, agissant selon sa propre volonté, plutôt que d'être gouverné, guidé par les désirs et les attentes d'autrui, de suivre le mouvement, de se conformer aux pressions sociales, de suivre ses propres désirs plutôt que d'agir en toute liberté, en étant esclave de ses propres inclinations.

Voilà donc la distinction fondamentale. Cela n'a rien à voir avec ce qu'il a dit jusqu'ici. On lui a reproché, en fait, ce degré d'autonomie, qui devrait être encadré.

Ainsi, Robert Adams, par exemple, qui enseigne à l'UCLA, propose une troisième alternative qu'il appelle la volonté théonome. Une volonté soumise à Dieu. Une volonté théonome.

La question de savoir si Kant l'aurait réellement permis, ou même s'il l'aurait souhaité, est tout à fait pertinente. C'était la loi divine. Il se pourrait donc qu'il ait approuvé cette orientation.

En tout cas, son intention première, lorsqu'il parle de la volonté autonome, est de revenir à la distinction entre agir par respect volontaire du devoir et se laisser guider par ses inclinations ou par des influences extérieures. C'est là son impératif catégorique. Il aborde également le respect des personnes, au regard de ce qu'il nomme un « royaume des fins ».

Autrement dit, si l'on considère les individus comme des fins plutôt que comme des moyens, on prône une société où les fins règnent. Un royaume d'êtres humains, de valeur égale. C'est sur ce fondement qu'il insiste sur les droits de l'homme.

Face à cela, il proposa ce qu'il appelait une Société des Nations. C'est de là que Woodrow Wilson tira l'idée, directement d'Emmanuel Kant. Ce dernier a écrit un petit livre intitulé « La Paix perpétuelle » dans lequel il expose cette proposition.

Ces personnes rationnelles, agissant de bonne volonté, devraient conclure des contrats, selon une approche contractualiste. Le respect des personnes conduit donc à la notion de royaume des fins. Et dans son ouvrage religieux, que nous aborderons plus loin, il parle de ce royaume des fins simplement comme du royaume de Dieu.

Vous voyez. Il perçoit cela comme la notion biblique du royaume de Dieu. Très bien.

Des commentaires, des questions ? C'est assez clair , je crois, une fois qu'on a compris ce qu'il manigance. David ? Oui. Il... Voyez-vous, la seule chose qui soit bonne sans réserve, c'est la bienveillance.

Il s'ensuit que seul un acte accompli par sens du devoir est véritablement moralement valable. Ne pas accomplir son devoir parce qu'on est menacé d'arrestation. Ne pas accomplir son devoir par simple habitude.

Vous voyez. Et surtout, pas question de se dérober à ses responsabilités en se laissant distraire par des colocataires qui veulent sortir en ville. Non, restez où vous êtes et lisez Kant.

Par exemple, Christian prie pour que Dieu change mes désirs afin que je veuille être... Oh, il serait très heureux si vos désirs changeaient. Vous voyez, son argument est que le fait d'agir sous l'impulsion du désir est quelque chose de déterministe.

Je vais maintenant développer ce point. Dans son analyse du moi moral, ou plutôt de l'expérience morale, il soutient que la volonté est libre lorsqu'elle agit rationnellement par sens du devoir, guidée par la raison et par le sens du devoir.

En revanche, si l'individu n'agit pas par pure bienveillance, mais simplement selon ses envies, il fonctionne au niveau empirique où entrent en jeu les mécanismes de cause à effet de la science mécaniste. Ainsi, en faisant simplement ce que l'on veut, par exemple en mangeant sans se demander si c'est ce que l'on devrait manger, en réagissant impulsivement et en interrompant ce qui doit être fait, en se contentant de réchauffer, on agit davantage comme un animal que comme un être humain rationnel. Vous voyez.

Il cherche donc à faire comprendre que si l'on vit uniquement au niveau sensuel, en poursuivant ses désirs, ses inclinations, ses émotions et ses sentiments, on n'est pas libre. On n'agit pas comme un être humain. Si les désirs et les actes ne sont pas forcément mauvais en soi, c'est la moralité de la personne qui l'intéresse.

La seule chose qui soit bonne sans réserve, c'est la bonne volonté. Ah oui, vous savez, il a été critiqué ici. Certes, il était prussien.

Je ne comprends pas pourquoi cela serait considéré comme une critique. Pourtant, de nombreux écrivains anglais évoquent son côté prussien. Il était célibataire.

Oui. Le célibataire très discipliné. Les voisins réglaient leurs horloges le matin en fonction de son arrivée à l'université.

Ce genre d'individu. Au fond, je crois, se cache le sentiment – et je soupçonne que cela sous-tend votre question, David – qu'il y a quelque chose d'inhumain dans l'idée d'agir par devoir et d'ignorer le désir. Le désir donné par Dieu.

Peut-être un désir transformé et rédempteur. Oui. Eh bien, je crois que pour sa défense, il faut dire qu'il reconnaît que nous avons un désir naturel de bonheur.

Il reconnaît que ce désir de bonheur est un don de Dieu. Le problème, c'est que dans cette vie, ces deux aspirations sont incompatibles. Vous comprenez ? Trop d'obstacles se dressent contre nous pour qu'elles puissent se conjuguer.

Nous avons tendance, en nous comme autour de nous, à faire automatiquement confiance à nos désirs de bonheur. C'est ce qui explique les conséquences que vous verrez plus loin. Pete ? Oui, il ne dit pas que c'est toujours le cas.

Il affirme très clairement qu'il existe des gens qui désobéissent à leur devoir, agissent à l'encontre de la morale et rejettent les lois morales. Il tente d'intégrer à sa réflexion certains aspects de la notion de dépravation abordée par la théologie. Reste à savoir s'il y parvient suffisamment.

Il était issu du piétisme luthérien. Et Kierkegaard est assez critique à son égard. Non pas pour être un piétiste luthérien, mais pour ce que Kierkegaard considère comme une vision trop optimiste de la nature humaine.

Quelqu'un d'autre là-bas, oui. Oui, vous voyez, cette question sous-entend qu'il dit simplement : « Faites votre devoir. » Et que faire en cas de devoirs contradictoires ? Mais il ne dit pas seulement : « Faites votre devoir. »

Il dit qu'il faut agir par sens du devoir. Donc, sa réponse à votre question serait que, face à des devoirs contradictoires, on choisit par sens du devoir. On n'accomplit pas le devoir qu'on préférerait.

Tu dis que tu es plus enclin à le faire, que c'est plus facile. Tu accomplis le devoir que, en tant qu'être rationnel, tu considères comme ton devoir. Or, cela lui cause effectivement quelques problèmes.

Eh bien, vous décidez en fonction du respect des personnes . Ainsi, hypothétiquement, il pourrait dire que si le devoir A entre en conflit avec le devoir B, et que tous deux sont des devoirs envers des personnes , lequel est le plus essentiel pour respecter la personne concernée. De cette façon, je suppose qu'il pourrait raisonner en termes d'éthique du canot de sauvetage.

Vous voyez ce que j'entends par éthique du canot de sauvetage ? Ces situations extrêmes où deux personnes risquent de périr et où une seule peut être sauvée. Vous souvenez-vous peut-être pourquoi vous le qualifiez d'absolutiste ? Oui, il l'est, en ce sens qu'on le considère souvent comme tel, dans le sens où il refuse toute exception morale. Toute exception aux règles morales.

En ce sens, il est intransigeant sur la question du mensonge. Il n'existe pas de mensonges justifiables. Ma première réaction à votre question a été de ressortir cette illustration que j'aime beaucoup : que feriez-vous si, à Amsterdam en 1942, la Gestapo frappait à votre porte à la recherche de la jeune fille juive que vous cachez dans votre grenier ?

Vous diriez : « Menteriez-vous, ou que feriez-vous ? » Non, je pense que, du moins selon cette interprétation de Kant, il dirait : « Non, il ne faut jamais mentir. » Oui, précisément. Nous avons accueilli une spécialiste de Kant sur le campus dans le cadre d'un programme de professeurs invités il y a quelques années : Christine Korsgaard, qui enseignait alors à l'Université de Chicago et qui est maintenant à Harvard.

Et elle a soutenu dans une de ses conférences que Kant n'était pas absolutiste en ce sens. Qu'il reconstruirait le tableau de manière à ce que vous ne mentiez pas. Ce que vous faites, c'est respecter les personnes et traiter ceux qui les violent de façon à leur cacher la vérité.

Quelque chose dans ce genre. Je crois que le point essentiel, c'est que vous trouvez la question subtile, n'est-ce pas ? Il existe deux ou trois manières classiques pour les éthiciens de répondre à ce genre de question. Que faire en cas de conflit de devoirs ? Premièrement, on se base sur une hiérarchie des devoirs.

Et c'est à vous de décider lequel prime. C'est ce que je sous-entendais en parlant du respect des personnes . L'autre solution consiste à instaurer des règles pour encadrer les exceptions aux règles morales.

En d'autres termes, vous nuancez la règle morale. « Tu ne dois pas mentir » n'est qu'une formule abrégée pour une règle morale bien plus longue, assortie de nombreuses précisions. Il s'agit de définir ce que l'on entend par mensonge.

Comme le disent certains exégètes de l'Ancien Testament à propos du commandement « Tu ne tueras point », ce commandement comporte de nombreuses nuances, à prendre en compte dans son contexte. Il suffit de se référer au contexte pour le comprendre.

Ce n'est pas une règle absolue, mais une règle nuancée. Il est donc difficile de savoir exactement ce que fait Kant.

C'est ainsi que certains spécialistes de Kant se font un nom : en débattant de la manière d'interpréter Kant. Savoir ce qu'est votre sens du devoir ? Non. Eh bien, vous n'avez pas à vous en soucier.

Si vous agissez par sens du devoir, c'est que vous en avez conscience. Non, vous voulez dire comment déterminer ce qu'est votre devoir ? Par l'impératif catégorique. C'est ainsi que vous savez ce qu'est votre devoir.

Agissez-vous selon une maxime universelle ? Par respect pour les personnes ? En toute liberté ? C'est votre propre jugement. C'est votre choix. Non, il ne vous donne pas une liste exhaustive de règles.

En réalité, on ne cherche pas un manuel d'éthique. Il faut prendre des décisions morales même en l'absence de règles. C'est précisément le sujet de l'éthique médicale et de la bioéthique aujourd'hui.

N'importe quoi ? Non, la réflexion morale porte sur la manière dont les principes moraux les plus fondamentaux influencent nos décisions. Ou encore, si nous cherchons à formuler des règles morales à suivre. Comment formuler ces règles morales ? La réponse repose sur l'impératif catégorique.

Répétez cela. Exactement. Sur la base de l'impératif catégorique.

Ce principe a priori, c'est l'impératif catégorique. Abordons-le autrement. Certains d'entre vous m'ont déjà entendu parler ainsi.

Mais il me semble utile de distinguer quatre niveaux de discussion éthique : un cas particulier, une règle de zone.

Une règle qui s'applique à un domaine de responsabilité morale, comme l'interdiction de mentir. Des principes généraux. Autrement dit, des principes qui s'appliquent à tout type de responsabilité.

À la vie morale dans son ensemble. Et ensuite, le fondement sur lequel reposent ces principes. Qui serait un fondement théologique.

Ou un fondement philosophique quelconque. Ou un fondement métaphysique. Or, chez Kant, ce principe est l'impératif catégorique.

L'impératif catégorique. Il pourrait avoir une règle concernant la sincérité, qui repose sur l'impératif catégorique.

Mentir, c'est manquer de respect aux personnes . Je crois pouvoir vous tromper, vous duper et vous manipuler avec mes mensonges. Ce n'est pas respecter les personnes .

La règle se fonde donc sur ce principe et s'applique au cas présent. Comment savoir quelle est la bonne chose à faire dans une situation particulière ? En général, on consulte les règles. Il existe certaines règles morales empiriques.

Il existe des enseignements moraux bibliques explicites, des normes morales sociétales et un code de déontologie professionnelle.

Quoi qu'il en soit. Mais lorsqu'il s'agit de formuler de telles règles ou de gérer les conflits entre obligations morales au niveau réglementaire, on en revient toujours aux exigences du principe général. Je crois qu'un autre élément alimente le débat éthique : ce que j'appelle les croyances sous-jacentes.

Croyances sous-jacentes. Vous savez, lorsqu'on aborde des questions d'éthique des affaires, vos croyances fondamentales concernant le sens et la finalité du travail, de l'activité économique, entrent en jeu.

Lorsqu'on aborde des questions d'éthique médicale, la conception que l'on se fait du but des soins médicaux entre en jeu. Il existe par exemple des écrits qui, d'un point de vue chrétien, abordent l'attitude de la profession médicale selon laquelle il est de notre devoir de prolonger la vie humaine à tout prix pour le patient. Non seulement en tenant compte des coûts économiques, mais aussi des souffrances endurées.

Persistant. Affirmant que, d'un point de vue chrétien, la mort est une fatalité à accepter, et non à nier sans cesse.

Et que la préservation de la vie n'est pas la fin suprême. Il ne s'agit pas d'un plaidoyer pour l'euthanasie active. Mais d'un argument contre le recours à des moyens extraordinaires pour prolonger la vie lorsque, selon tous les critères naturels, la vie touche à sa fin .

Donc, les croyances de base. J'ai une question concernant les catégories elles-mêmes. Ces catégories A4 sont-elles aussi objectives que la métaphysique ? Oui, voyez-vous, j'ai commencé aujourd'hui en parlant de Kant comme d'un réaliste moral.

Vous voyez, l'impératif catégorique, on ne parle pas de catégories. Il n'y a qu'un seul impératif catégorique. Voici trois façons de l' énoncer .

L'impératif catégorique est sa façon de distinguer le bien du mal. Vous comprenez ? Est-ce qu'il invente cette distinction ? Non, c'est sa façon de reconnaître une distinction déjà existante. Vous comprenez ? Le bien et le mal sont deux choses bien différentes.

Comment savoir qui est qui ? Grâce à l'impératif catégorique. Il me semble étrange qu'il soit réaliste moral alors qu'en métaphysique, il croit au phénoménal. Ah, mais il vous avait dit qu'il le serait à la fin de la première critique.

Oui, maintenant , relisez la dernière section de la première critique. Vous vous souvenez où il parle de croyance, de croyance morale par opposition à la croyance doctrinale ? Pourquoi ? Eh bien, à ce stade, il ne fait que parler d'expérience morale.

Où se produit l'expérience morale ? Au sein de l'esprit, dans le conflit entre l'obligation morale et les désirs et inclinations. Autrement dit, l'expérience morale en tant que telle n'est pas une expérience du monde spatio-temporel. Vous comprenez ? Ainsi, vos formes et catégories scientifiques et métaphysiques ne s'imposent pas à notre pensée morale.

Vous voyez ? C'est donc dans notre vie morale, dans la vie intérieure de l'esprit humain, que se trouve l'accès à la nature de la réalité. C'est pourquoi l'idéalisme et le romantisme découlent de Kant. Voyez-vous, le tournant consiste à passer de l'observation du monde extérieur de la science à l'observation de son monde intérieur.

C'était donc sa révolution copernicienne, n'est-ce pas ? Oui. La révolution copernicienne a des implications considérables. Vous vous souvenez quand on a parlé de l'influence de Kant sur l'idéalisme, le romantisme et tous les autres courants du XIXe siècle ? Eh bien, on en perçoit déjà les prémices en matière d'éthique.

Kant n'est guère un romantique, mais on le qualifie souvent d'idéaliste éthique. Autrement dit, il décrit la réalité ultime en termes éthiques, en termes de bien et de mal. Un idéaliste éthique.

Donc, le Dieu de Kant est une divinité morale. Si chacun adhère au principe APRI, n'est-ce pas aussi très déterministe ? Comme si l'on attendait des gens qu'ils... Non. Non, le fait que l'examen et l'analyse de l'expérience morale révèlent, par la méthode transcendantale, cet impératif catégorique, ne signifie pas que chacun doive suivre ce principe.

S'il existe le libre arbitre, on peut renier le principe. Vous voyez ? Et c'est précisément ce que font certains. Que disait le diable dans le Paradis perdu de Milton ? « Mal, sois mon bien. »

Voilà ce qu'est la mauvaise volonté. Ce n'est pas de la bonne volonté, c'est du mal. Or, s'il n'était pas indéterministe, s'il n'insistait pas autant sur le libre arbitre, vous auriez raison.

Vous seriez déterministe. Mais ce principe ne détermine pas vos décisions. C'est un principe que la raison peut observer pour guider la volonté.

Vous voyez ? Oui, attendez un peu. Pour l'instant, la seule réponse que nous pouvons donner est que ce type d'expérience morale est indépendant des formes et des catégories qui s'appliquent à la métaphysique. Bien, passons maintenant aux corollaires.

Et l'on voit déjà comment il aborde la question de la liberté. La liberté de la volonté est un corollaire du devoir moral. Autrement dit, si l'on affirme que la moralité consiste à agir par sens du devoir, alors, pour que la moralité ait un sens, il faut la liberté d'agir par sens du devoir, c'est-à-dire la liberté de la volonté.

Ainsi, même s'il ne prouve pas le libre arbitre, celui-ci découle de sa conception de l'expérience morale, de la phénoménologie morale. Vous voyez ? S'il a raison sur la question du devoir, alors il s'ensuit que nous avons le libre arbitre. J'appelle cela un corollaire.

Ce n'est pas une preuve directe. Cela semble sous-entendu dans ce qui précède. Mais il va plus loin.

Et si le premier postulat en découle logiquement, le second constitue un ensemble de postulats supplémentaires auxquels l'éthique nous conduit. Des postulats additionnels. Autrement dit, la réalisation de la bienveillance, seule chose intrinsèquement bonne, la réalisation de la bienveillance dans cette vie, n'est jamais achevée.

On n'atteint pas la perfection morale dans cette vie. De plus, il existe ce désir naturel de bonheur, don de Dieu, qui ne se satisfait jamais pleinement ici-bas, car on est constamment tiraillé entre le devoir et ses propres désirs. C'est pourquoi, pour ces deux raisons, une suite est nécessaire : cette vie permet à notre développement moral de se poursuivre et d'être récompensé par le bonheur.

L'immortalité de l'âme est une nécessité pratique. Et par « pratique », il entend qu'il est nécessaire d'utiliser la raison pratique. La raison pratique est une pensée morale.

Autrement dit, pour que la pensée morale ait un sens, il faut postuler, en outre, une vie après la mort où la quête morale, la quête du bien, la bonne volonté, puisse s'accomplir. De plus, s'il doit exister une vie future où cela est possible, il faut postuler l'existence d'un être moral qui garantirait un bonheur proportionnel à la vertu de chacun. On a donc deux postulats moralement nécessaires de la raison pratique .

L'immortalité de l'âme vient de Dieu. Or, dans son livre religieux, il développe ce point plus amplement .

Permettez-moi de vous en donner un bref aperçu. Il cherche à établir des corrélations entre ce qu'il a décrit dans la conscience morale, le concept de Dieu et l'attitude religieuse traditionnelle envers Dieu. Or, dans la conscience morale , nous constatons que la raison, par le biais de l'impératif catégorique, légifère, nous indique ce qui est juste, nous dicte la conduite à tenir.

La raison légifère. En effet, on retrouve, en corollaire, la conception de Dieu comme législateur saint et juste, avec l'attitude religieuse appropriée de révérence et de respect, qui implique l'obéissance. La conscience morale manifeste également une inclination naturelle au bonheur, souvent en tension avec ce que la raison prescrit.

À cela s'ajoute la reconnaissance que Dieu est le bienfaiteur qui bénit notre obéissance. Et l'attitude religieuse est, bien sûr, celle d'un amour reconnaissant. Dans la conscience morale, ou plutôt la conscience morale, il y a l'expérience de la conscience , c'est-à-dire ce qui nous interpelle, nous pique, lorsque nous avons mauvaise conscience.

Le corollaire ici est la conception d'un juge juste qui évalue la valeur morale d'une action. Et, par conséquent, l'attitude religieuse de respect, la crainte de la loi, etc. Or, il est difficile de savoir exactement ce qu'il veut dire.

Affirme-t-il simplement que le Dieu dont nous devons postuler l'existence doit être de cette nature ? Et que c'est ainsi que Dieu est réellement ? Oui, c'est bien cela. Et c'est ainsi que nous devrions lui répondre ? Est-ce bien ce qu'il dit ? Ou bien affirme-t-il que la conception de Dieu et la vie religieuse ne sont qu'une projection psychologique de notre expérience religieuse, de notre expérience morale ? Or, cette dernière voie est bien sûr celle des interprétations humanistes, naturalistes et éthiques de la religion, tandis que la première, selon laquelle Dieu est ainsi, est celle des approches religieuses plus traditionnelles, avec quelques nuances. C'est de cette conception de Dieu qu'ont émergé certains des premiers courants de la théologie libérale du XIXe siècle.

Car si votre théologie n'est qu'un prolongement de votre éthique, vous vous retrouvez avec une nouvelle méthode théologique, qui ne va pas aussi loin que la

révélation biblique. C'est ainsi qu'un courant de la théologie libérale du XIXe siècle a émergé de la pensée de Kant à cette époque. D'ailleurs, Kant a juré dans des lettres qu'il avait écrites que s'il écrivait sur la religion chrétienne, il serait accusé de prosélytisme et qu'il lui serait interdit d'enseigner ou de publier.

Pour sa défense, il s'est défendu. Or, venant d'un homme qui a affirmé que mentir est toujours mal, il serait difficile d'imaginer qu'il ait tenu de tels propos. Mais le débat reste ouvert.

En outre, dans ce livre religieux, il parle du royaume de Dieu. Il parle du Christ. Le Christ, voyez-vous, représente dans la religion chrétienne l'idéal de perfection morale.

Le grand exemple. La mort du Christ est l'exemple suprême d'agir par sens du devoir. Non pas ma volonté, mais la mienne.

C'est ainsi que Kant, dans ce contexte, a donné naissance à ce que l'on appelle depuis la théorie de l'exemple de l'expiation. La signification de la mort du Christ résidait dans le fait qu'elle offrait un exemple moral suprême.

Et si cela s'arrête là, il est évident que les traditions orthodoxes s'opposeront à Kant. C'est en tout cas insuffisant. Quant à savoir s'il entendait aller plus loin, il est difficile de le savoir.

Il est clair que le titre de son livre ne prétend pas aborder l'ensemble des sujets religieux possibles, mais seulement ce qui relève de la seule raison. Le point essentiel réside peut-être dans cette nuance : tandis que les Lumières s'efforçaient de démontrer les vérités fondamentales de la religion, Kant, lui, ne le fait pas.

Ce genre de preuve métaphysique est impossible. Mais il soutient qu'il est rationnel de postuler les vérités fondamentales de la religion. Vous comprenez ? Et c'est la cohérence rationnelle globale du système qui en résulte – avec un législateur moral , etc. – qui rend cette postulation si plausible et si rationnelle.

Donc, pour justifier la croyance, il faudrait dire que Kant est véritablement un cohérentiste en ce qui concerne la cohérence globale du système.